

Emmanuel GLEYZE, *L'aventure Guédelon : l'édification d'un château médiéval au XXI^e siècle*, Nathalie HEINICH (préf.), Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée (Sociologie des imaginaires), 2019.

Initié en 1997, Guédelon est certainement l'un des chantiers les plus intrigants menés en Europe. Ce projet vise à construire un château fort en cherchant à respecter au maximum des techniques et des matériaux employés au cours du Moyen Âge central. En dehors de ses importantes retombées touristiques (le site accueille près de 300 000 visiteurs par an), le projet s'inscrit dans une démarche culturelle et scientifique visant à approfondir la connaissance des savoir-faire architecturaux du XIII^e s. Il bénéficie d'un accompagnement scientifique d'historiens et d'archéologues du bâti historique. Au-delà de ses dimensions expérimentales, ce projet doit susciter l'intérêt des sciences humaines. Il constitue une rencontre entre l'homme du XXI^e s. et un passé qu'il cherche à retrouver et à concrétiser. À travers l'édification de ce château « tout neuf », Emmanuel Gleyze propose d'étudier cette rencontre dans le cadre de la sociologie de l'architecture. L'ouvrage s'inscrit dans la continuité de sa thèse soutenue en 2010 (Emmanuel GLEYZE, *Pour une sociologie des pierres : étude sociohistorique du rapport de l'homme à la pierre. L'exemple de l'édification d'un château médiéval au XXI^e siècle [Guédelon, Bourgogne]*, thèse de doctorat en sociologie sous la direction de Jean-Bruno RENARD, Université de Montpellier 3, Montpellier, 2010). Dans une orientation anthropologique et sociologique, l'a. aborde l'aventure Guédelon en mobilisant différentes techniques d'enquête. Il mêle ainsi l'entretien semi-directif, l'observation directe et son expérience participante sur le chantier à une démarche de documentation sur le projet. Sa recherche est mise au service d'une problématique complexe, à savoir « comment peut-on édifier un château fort en plein XXI^e s. ? », ce qui implique autant l'édification réelle du monument que sa construction symbolique en tant que château du Moyen Âge. Après une introduction présentant l'historique du projet et la base de ses interrogations, l'a. organise sa réflexion en cinq chapitres.

Le premier chapitre est consacré aux différentes histoires de Guédelon, telles qu'elles sont vécues et rapportées par les différents acteurs. Il décrit d'abord l'organisation de l'espace du site. Sur ce point précis, un ou plusieurs plans font défaut au

lecteur pour visualiser clairement les nombreux espaces dont il est question. Le propos est ensuite consacré à une synthèse de la place du château dans la société médiévale. Ce développement semble incontournable, mais, malgré un recours systématique aux travaux (déjà anciens) des castellologues Jean Mesqui et de Philippe Durand, l'ensemble souffre de quelques simplifications. L'a. décrit ainsi en quelques pages l'évolution des fortifications de la motte « féodale » aux forteresses maçonnées et flanquées de tours pour aboutir au plan dit « philippin » dont s'inspire Guédelon. Après avoir détaillé les éléments caractéristiques de ce modèle, il étend son propos à la désuétude progressive des forteresses au cours du bas Moyen Âge, faisant coïncider la fin de la période avec celle des châteaux à but défensif. L'a. se consacre ensuite à une étude de l'imaginaire du château. Il s'attache à la manière dont ces édifices ont été décrits par les auteurs du XIX^e s., avant d'être, pour certains, restaurés ou réinventés. Assez curieusement, l'a. choisit de consacrer une part importante de son développement à l'imaginaire du château chez Franz Kafka, à travers son roman éponyme (et inachevé) paru en 1926. Les conclusions de cet aparté sur le château kafkaïen ne semblent pourtant pas servir outre mesure son propos. Il l'élargit ensuite aux représentations globales du monument dans la culture populaire des dernières décennies, des jouets *Playmobil* aux forteresses représentées dans la série *Game of Thrones*. La démonstration rappelle que le château médiéval reste empreint d'un imaginaire fantastique et merveilleux qui se rattache à des représentations romantiques. Sur ce point, on regrettera que l'a. n'inscrive pas son propos dans le cadre conceptuel des usages contemporains du Moyen Âge, regroupés sous le champ d'études du médiévalisme (ou *neo-medievalism*). À plusieurs reprises, il confond également ces rémanences du « médiéval » avec le concept de « long Moyen Âge » au sens de Jacques Le Goff (le fait qu'une majorité des structures économiques, politiques, sociales et culturelles existantes au cours de cette période aient perduré bien au-delà de la fin du Moyen Âge considéré comme découpage disciplinaire). La dernière partie de ce premier chap. est consacrée à l'historique même de Guédelon, que l'a. divise en trois mouvements. Dans la première partie, il décrit

l'origine du projet initialement porté Michel Guyot, notamment à la suite d'un chantier avorté au château de Saint-Fargeau (Yonne), et aboutissant en 1997 au lancement du chantier par cinq professionnels appuyés par une poignée de bénévoles. Dans un deuxième temps, l'a. revient sur le développement progressif du projet et sur son ouverture au public. Il s'avère à nouveau difficile d'apprécier l'évolution des différents éléments décrits sans bénéficier de photographies d'époque, les huit clichés présentés dans le cahier central de l'ouvrage datant pour la plupart des années 2016 et 2017. Après avoir accueilli son millionième visiteur en 2005, Guédelon amorce un changement en devenant une société par actions simplifiée (SAS) le 1^{er} janvier 2006. L'a. revient alors sur les tensions liées à cette évolution en entreprise, dont il a été témoin, avant de poursuivre sa description de l'avancée du chantier jusqu'en 2018, date à laquelle le site fête ses vingt ans d'ouverture au public. Le chap. se conclut par un bilan chiffré de ces deux décennies d'existence, qui permet au lecteur de prendre conscience de l'ampleur du chantier, mais également de la force de son succès touristique.

Au cours du deuxième chapitre, l'a. s'intéresse à la réalisation de ce château à travers le vecteur de la pierre. Pour cela, il rapporte dans un premier temps à la première personne l'une de ses expériences de participations à la carrière de Guédelon. Il décrit ses échanges théoriques avec un « ouvrier » du site, qui se heurtent parfois aux aléas pratiques du travail de la pierre, dans ce qu'il décrit comme « une négociation » avec la matière. Il revient également sur les échanges qu'il a pu entretenir avec des visiteurs, l'ensemble de l'activité étant par nature effectuée en public. Dans un second temps, l'a. propose une ouverture sur l'opposition entre travail théorique et réalité pratique. Sa démonstration vise essentiellement à établir que l'*habitus* du travail passe par une acquisition technique et une adaptation aux moyens de production, dans ce qu'il décrit finalement comme une « épreuve ». Très succincte, son analyse ne se rattache ici à aucun fondement théorique. Dans la lignée d'André Leroi-Gourhan, l'ethnologie et l'anthropologie se sont pourtant largement intéressées au champ des techniques et aux actions de l'homme sur la matière. Une étude de l'*habitus* et de la corrélation entre savoir-faire, outils et déterminisme de la matière ne peut s'émanciper de ce cadre théorique. Une réflexion sur l'adéquation supposée des

gestes et des techniques mis en œuvre à Guédelon avec un savoir-faire perçu comme « authentique » ou « traditionnel » aurait également été bienvenue. En effet, essayer de créer un château « comme » au Moyen Âge suppose d'adopter des techniques qui sont nécessairement des restructurations contemporaines, des formes empiriques et expérimentales, et non des résurgences exactes de gestes anciens.

L'a. consacre le troisième chapitre à la visée scientifique du chantier de Guédelon, définie comme un désir empirique et technique concret. Il rappelle très justement que l'intérêt du projet n'est pas un château terminé, mais bien un château en construction, puisque c'est le processus d'édification qui est supposé apporter de nouvelles connaissances à la castellologie. Le maître-mot est la « cohérence » de l'ensemble avec les techniques et les matières utilisées durant la période censément représentée, ainsi qu'avec le statut du seigneur – fictif – de Guédelon. Le projet obéit donc à un « scénario » qui fixe le cadre du développement historique de l'édifice et qui renforce le « vraisemblable ». L'a. décrit ensuite la méthode qui a amené à fixer l'architecture du projet, les différentes options étant étayés par une banque de données mêlant des exemples d'autres sites de référence (et notamment le château de Dourdan, dans l'Essonne, dans lequel on peut reconnaître une inspiration certaine), sources iconographiques et textuelles, ainsi que bibliographie scientifique. Chaque réalisation empirique du cahier des charges est référencée sous forme de fiche et archivée pour que l'ensemble de l'édification soit documenté. Bien que l'a. prenne soin de fournir différents exemples de réalisations et de partenaires scientifiques agissant comme cautions, il est regrettable que l'appellation d'« archéologie expérimentale » sous laquelle il désigne le projet ne s'accompagne pas d'un questionnement sur les définitions et les limites de ce processus. Une littérature conséquente est pourtant consacrée aux problématiques de l'expérimentation archéologique, notamment dans les cadres anglo-saxon et scandinave. L'empirisme affiché du chantier de Guédelon appelait notamment à une réflexion sur la distinction entre un protocole d'expérimentation scientifique et une forme plus large d'« expérientiation », au sens de Peter J. Reynolds (Peter J. REYNOLDS, « The Nature of Experiment in Archaeology », dans *Experiment and Design: Archaeological Studies in Honour of John Coles*, Anthony F. HARDING (dir.), Oxford,

Oxbow Books, 1999, p. 156-162). Il n'est pas question de nier la perspective archéologique dans laquelle s'inscrit Guédelon, mais bien de souligner qu'un tel processus possède évidemment des limites scientifiques, que l'a. laisse de côté. Quelques questions en ce sens sont posées à la fin du chap. en guise d'ouverture, qui auraient mérité d'être explorées.

Le quatrième chapitre est consacré aux visées pédagogiques, humaines et sociales du projet. L'a. revient sur l'importance particulière des enfants parmi le public de Guédelon, à qui s'adresse selon lui particulièrement la vulgarisation du Moyen Âge par le dispositif à la fois sérieux et ludique proposé par le site. Il décrit par la suite le déroulement d'une visite guidée à destination du « grand public » et la manière dont les temporalités s'imbriquent dans le voyage dans le temps proposé aux visiteurs. Sur ce point, on regrettera d'une part une absence de distinction sociologique des publics (qui est ce « grand public ? »), et d'autre part, un manque de réflexion sur la portée de médiation de l'action de Guédelon, notamment à travers la manière dont le travail est présenté. Les archéologues se sont en effet de nombreuses fois interrogés sur les risques des reconstitutions grandeur nature au sein des parcs archéologiques. L'authenticité apparente de ce passé concrétisé se risque à présenter des constructions hypothétiques difficiles à remettre en cause une fois édifiées. Jean-Marie Pesez évoquait par ex. la maison viking reconstituée à Trelleborg, « improbable jusque dans ses moindres détails » et pourtant « toujours debout » (Jean-Marie PESEZ, *L'archéologie : mutations, missions, méthodes*, Paris, Armand Colin [Histoire, 58], 2005, p. 93). L'a. s'intéresse également à la dimension humaine du projet, qu'il définit comme une forme d'« hétérotopie ». Il met en avant les valeurs du travail manuel ainsi que la dimension écologique et quasi familiale de l'entreprise. La réflexion aurait ici mérité de se tourner vers la dimension réactionnaire (dans son sens premier de « réaction à ») envers certains aspects de la société contemporaine, qui pourrait rapprocher Guédelon d'une forme d'échappatoire vers un Moyen Âge idéalisé : celui du labeur traditionnel, de la proximité avec la nature et de l'authenticité du lien social.

Dans le cinquième et dernier chapitre, l'a. reprend sa problématique pour s'intéresser à l'identité de ce « nouveau » château médiéval. Il met en avant les contradictions entre une recherche d'authenticité absolue et l'inscription du projet dans un cadre inexorablement contemporain, à commencer par le respect du droit du travail et des normes de sécurité

qui éloignent les ouvriers de leurs homologues du XIII^e s. Dans la même logique, la dimension publique même du chantier est un facteur de dichotomie : chaque intervenant étant à la fois ouvrier « médiéval » et médiateur « contemporain ». L'a. évoque ensuite les objets hybrides qui sont « médiévalisés » pour renforcer l'immersion, mais aussi les moyens invisibles qui n'interviennent qu'en dehors des temps d'ouverture. Ces orientations, appuyées par des entretiens menés avec des archéologues extérieurs au projet, le poussent à questionner la réalité de l'expérimentation effectuée à Guédelon, et plus globalement la valeur d'authenticité qui est attribuée au projet, notamment par sa mise en valeur touristique. En résumant la superposition de temporalités et des valeurs qui s'expriment à travers le projet, il fait finalement le constat d'une pluralité d'identités qui se superposent. Elles font de Guédelon un site à part, entre recherche d'authenticité, revendication d'expérimentation, contraintes contemporaines et succès touristique de ce « monument historique moderne », sur lequel plane toujours un « spectre de Disneyland ». En ce sens, l'a. conclut son ouvrage en définissant Guédelon comme un « objet frontière », comme un essai qui aborde le Moyen Âge « autrement » en l'expérimentant. Son futur reste incertain, mais cette « aventure » séduit ou interroge, et fait de nombreux émules.

L'ouvrage d'E. Gleyze est à la fois une analyse sociologique et un témoignage direct de l'évolution du chantier de Guédelon. L'a. ne se prive d'ailleurs pas de donner son propre point de vue sur certaines décisions liées au projet. Si on peut saluer la diversité des matériaux mobilisés pour son enquête, on regrettera un produit final qui manque parfois de cohérence dans sa construction et dans ses développements. L'approche bibliographique concernant l'expérimentation archéologique et les usages contemporains du Moyen Âge, en particulier, est très lacunaire. À plusieurs reprises, la réflexion proposée passe à côté de questions que l'on serait en droit d'attendre sur un tel sujet. À l'inverse, l'a. se concentre parfois sur des développements annexes qui apportent peu d'éléments sur la problématique, pourtant très pertinente, de son travail. Un grand nombre des questions soulevées par l'édification de ce château médiéval « tout neuf » restent donc encore inexplorées.

Martin BOSTAL
UMR 6273 – Craham/Université de Caen
Normandie